

POÈTE COMME BOXEUR AU CCF D'ALGER

«Le poète c'est la révolution à l'état nu»

Samedi 19 Novembre 2011

Par O. HIND



Après s'être produit avec succès à Béjaïa et Tizi Ouzou, Amazigh Kateb a donné son spectacle jeudi soir au CCF devant un public nombreux et conquis, et ce, avant de s'envoler pour Oran, Tlemcen, Constantine et Annaba.

Mis en scène par la Compagnie théâtrale El Adjouad de Kheireddine Lardjam avec comme acteurs principaux, Samir El Hakim et Amazigh Kateb, ce spectacle poétique rendait un bel hommage à l'oeuvre de Kateb Yacine en reprenant des extraits de ses interviews de déclaration (1958-1989) rassemblés et publiés dans le recueil *Le Poète comme un boxeur*. La scène est dépouillée. Amazigh, au fond, est assis le gumbri à la main. Son premier morceau interprété est *Bonjour ma vie* que le public connaît car déjà sorti dans son dernier album *Marchez noir*. Amazigh Kateb est bluffant car ne se contentant pas d'interpréter - une flopée - des textes de son père, il se lève de sa chaise, donne la réplique à son comparse et joue carrément sur scène. Un travail remarquable préparé en une dizaine de jours, lequel est bien rendu sous l'effet d'une lumière tamisée. Les deux comédiens vont évoluer dans un huis clos théâtral en installant au milieu une césure qui a l'apparence d'une improvisation mais qui, en réalité, n'en est pas une, comme nous l'a signalé Samir El Hakim.

Faire entrer le public dans l'intimité du conteur, «absorber» la parole katebienne est une gageure réussie dans ce spectacle et c'est là toute la finesse et l'originalité de la mise en scène qui a su transfigurer sur scène la générosité de Kateb Yacine, cet homme du peuple, écrivain public qui n'hésite pas encore à interpeller l'autre pour boire un coup avec lui et deviser sur la vie, la littérature, le monde, son pays qui ne va pas bien! Quelque peu déroutés, nous rions pourtant devant ces deux jeunes hommes qui boivent un coup et fument en toute normalité sur

scène. De l'anticonformisme, rien de provocateur mais qui dit l'esprit rebelle et incandescent de la tribu des Keblouti! Quelle magie aussi qui émane de cette touchante représentation théâtrale qui allie musique aux gestes, à la parole dans un rapport fusionnel magnifique. D'abord, la mère à laquelle un hommage est rendu, cette femme courage, artiste dans l'âme. Le théâtre chez Yacine a commencé très tôt. Dans le cercle familial. Puis le père qui l'encourageait à lire et apprendre la langue française pour pouvoir combattre l'ennemi dans son terrain. Les souvenirs se ramassent à la pelle et sont rendus dans de belles mélodies mélancoliques. L'enfance est mise à rude épreuve, le dragon n'est pas loin et la guerre fera rage. Les manifestations du 8 mai 45 font des victimes. La mère de Yacine en gardera des séquelles. Yacine ne veut plus continuer ses études. C'est la prise de conscience. Son combat sera celui des lettres, son arme les mots, la langue, sur scène, romanesque, bref culturel avant tout pour dire les maux du peuple et porter la voix de la liberté. Samir a la valise à la main, tandis qu'Amazigh chante ces hommes arrachés à la terre qui bientôt n'auront plus où vivre. Sobriété et éloquence.

Il y a du recueillement dans l'air mais non du renoncement. Oh que non. Le poète comme un boxeur remet de l'ordre dans ses idées. Le combat continue. C'est la folie de la jeunesse, l'amour pour Nedjma et puis le départ pour «Là où cela se passe», dans La «Gueule du loup». L'arrivée à Paris en 1947. D'abord écrivain public, Yacine entame sa vie de saltimbanque. Il donne naissance à son oeuvre majeur «Nedjma»; s'ensuivront Le cadavre encerclé mis en scène par Jean Marais Serrau, Les Ancêtres redoublent de férocité... Yacine rentre au pays au lendemain de l'Indépendance bien conscient que l'avènement de cette dernière n'est pas la fin des difficultés. «Le poète c'est la révolution à l'état nu!» déclare-t-on sur scène. Cette partie du spectacle est criante de vérité. «Le récit recomposé nous interroge sur les conditions d'une prise de parole mobilisatrice et les relations que l'artiste peut entretenir avec le pouvoir et le peuple». Jamais la parole révoltée de Yacine n'a pris autant de sens qu'aujourd'hui.

Poète comme boxeur nous met en garde par le truchement d'une parole dite il y a une vingtaine d'années contre les dérives de l'intégrisme religieux et du pouvoir, de la mutilation de l'Algérie par la langue et les idéologies obscurantistes.

En 1962, Yacine fait donc la connaissance de Ali Zaïmoum. C'est la création du théâtre de la mer et son corollaire l'expression en langue populaire. «Je récuse la terreur religieuse et l'utilisation de la violence pour accéder au pouvoir». Une parole qui interpelle au plus haut point. Quel rapport entretenons-nous aujourd'hui avec ce poète du «désaccord»? Quel héritage a-t-il laissé à la nouvelle génération? Que garderons-nous enfin de sa parole intense et vraie? Saurons-nous un jour le comprendre à sa juste valeur et agir en conséquence?